

ayant le sommet tantôt en bas et à droite, tantôt en bas et à gauche (┘ ┘), puis en haut et à droite, enfin en haut et à gauche (┘ ┘). A la suite de ces exercices, on passe aux obliques (///) et l'on exerce les élèves à tracer les déliés, puis les pleins ou bâtons, pour arriver aux lettres les plus simples *i* et *u*.

D'autres, sans vouloir faire commencer par le point, veulent que l'on débute par les bâtons, pour passer ensuite à l'*i*, puis à l'*u* qui est la réunion de deux *i* ensuite à l'*n* et à l'*m* qui sont des *i* renversés deux ou trois fois répétés.

Il faudra faire, disent tous ces auteurs, de nombreux exercices, souvent répétés, sur ces premiers principes avant d'aborder les autres lettres, pour lesquelles on procédera de la même manière.

Ayant exposé éloquemment toute cette théorie et l'ayant illustrée de quelques exemples au tableau noir, M. Lefèvre invite les membres de l'assemblée à prendre part à la discussion, qu'il n'a fait qu'ouvrir, pour entrer dans le sujet.

M. J. Ahern prend la parole en disant d'abord qu'il regrette vivement l'absence de M. C.-J. Magnan, car le sujet de discussion entamé par M. Lefèvre a pour but d'attaquer un livre composé à la demande du gouvernement par MM. C.-J. Magnan et J. Ahern, et approuvé par le Conseil de l'Instruction publique, malgré quelques points qui sont en contradiction avec les *notes pédagogiques* rédigées et approuvées par le même Conseil, il y a 14 ans. M. Lefèvre, dit-il ensuite, a parlé de commencer par ce qui est facile pour passer ensuite à ce qui est difficile. On fait commencer les enfants par le tracé d'une ligne droite; or il n'y a pas un ouvrier, dans quelque métier que ce soit, qui ne se serve de la règle pour tracer une ligne droite. Un dessinateur habile est seul capable de le faire sans le secours de cet instrument. Il est donc très difficile pour l'enfant de tracer des *bâtons* bien faits; ils feront mieux une lettre qu'un bâton.

Il ne s'agit pas dans les écoles primaires, surtout avec les débutants, de former des calligraphes, mais bien des enfants qui, au sortir de l'école, sauront écrire d'une manière simplement lisible ce qu'ils sont capables de lire. On leur montre l'analogie qu'il y a entre certaines lettres à mesure qu'ils font ces lettres, et ils se perfectionnent peu à peu dans l'expression graphique de ces mêmes lettres.

Si les exercices préparatoires dont parle M. Lefèvre étaient absolument nécessaires pour les lettres, pourquoi ne le seraient-ils pas pour les chiffres que les enfants apprennent à faire du premier coup, sans exercice préparatoire, quoique plusieurs chiffres comme 3, 5, 8 soient beaucoup plus difficiles à tracer que la plupart des lettres?

Avec nos écoles actuelles, il est impossible, à part peut-être quelques exceptions dans les grandes villes, de faire commencer les élèves par les principes que M. Lefèvre, après les auteurs distingués qu'il a cités, affirme être absolument nécessaires. Le personnel enseignant n'est pas, pour la grande majorité, préparé dans ce sens; et, si l'on attend qu'un enfant suive graduellement tous les exercices préparatoires et apprenne à former parfaitement toutes les lettres avant d'écrire, il y a grand risque que cet enfant arrive à la fin de sa scolarité sachant faire quelques exercices préparatoires, mais ne sachant pas écrire.

Si l'on admet qu'il faut que l'enfant apprenne à lire et à écrire en même temps, on conviendra qu'on se heurte à deux difficultés dont une seule peut être immédiatement surmontée: ou bien l'on aura des mots *faciles à lire*, mais *difficiles à écrire*; ou bien l'on choisira des mots *faciles à écrire*, mais *difficiles à lire*. L'une des deux matières enseignées simultanément doit être en souffrance, au moins dès le principe; et personne